

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 29/2 (2002)

DOI: 10.11588/fr.2002.2.62640

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Rezensionen

Wolfgang SCHMALE, *Geschichte Europas*, Wien (Böhlau Wien) 2000, 307 p.

Il faut prendre à la lettre le titre de cet ouvrage. Celui-ci se propose comme une histoire de l'Europe en tant que telle: aussi bien de la notion et de l'image de l'Europe, que de la réalité collective du continent en tant qu'ensemble historique. L'originalité de l'approche réside dans la relation que l'auteur établit entre la notion d'Europe et la conception que l'Europe historique a eue de sa pertinence et de son expérience commune. D'emblée l'auteur se démarque donc des deux grandes approches traditionnelles: d'une part la présentation de l'Europe comme un conglomérat politique d'États délimité par l'ensemble des frontières naturelles du continent, allant du Portugal à l'Oural et du Norvège à la Sicile, d'autre part l'approche anachronisante qui projette dans un passé lointain des caractéristiques structurelles qui n'ont été achevées que lentement au cours de l'histoire ou qui ne marquent que depuis fort peu de temps le vécu européen: la civilisation gréco-romaine comme berceau de la culture européenne, le christianisme comme sa principale marque identitaire.

Face à ces deux tendances bien établies, l'auteur choisit une troisième voie, qu'il appelle celle de l'histoire culturelle. Il se limite donc à ce qui de l'Antiquité à nos jours a été compris sous le nom, la notion et l'image d'Europe ou vécu comme tel. Les paramètres qu'il veut prendre en ligne de compte sont avant tout les discours et les actes performatifs qui se réfèrent à la notion d'Europe. Inutile de dire que cet imaginaire visuel ou discursif et ce vécu collectif ont considérablement varié au cours des siècles. Il n'est cependant pas uniquement question de changement: les formes transmises d'époque en époque s'ancrent dans la conscience ou l'imaginaire collectifs et tendent peu ou prou à se profiler ou à être rappelées comme constitutives d'une culture et d'une identité communes. D'autre part, l'Europe se globalise en tant qu'entité géographique: au cours des derniers siècles surtout, elle se structure économiquement, culturellement, socialement, politiquement.

Il y a néanmoins lieu, selon l'auteur, de distinguer entre deux conceptions de l'Europe. Elles se suivent dans le temps. L'ancienne conception symbolique ou analogique, qui remonte à l'Antiquité et survit jusqu'au XIX^e siècle, représente l'Europe essentiellement sous la forme d'une image spatiale. C'est la figure mythologique d'Europa, la maîtresse de Zeus. Elle est souvent représentée par un corps de femme couchée dont les contours dessinent le continent européen, la péninsule ibérique formant sa tête, l'Europe centrale le bas de son corps ou sa robe, les excroissances au Nord et au Sud (Grande-Bretagne ou Danemark, Italie et Sicile) ses bras. La nouvelle conception d'Europe qui prévaut depuis le XIX^e siècle est plus relationnelle. Elle construit l'Europe historique à l'aide de deux notions complémentaires qui avec la notion même d'Europe forment ensemble un système tripolaire: la chrétienté (notion qui s'est peu à peu muée en celle de christianisme), l'Europe et la nation. Devant le triple mouvement de l'intégration européenne de l'après-guerre, l'eurorégionalisme et la globalisation européenne, l'auteur est incliné à postuler maintenant l'avènement d'une troisième phase conceptuelle – mais il me semble tout aussi légitime de penser que l'intégration européenne et ses avatars ne constituent qu'une forme actualisée, à plus grande échelle, d'un processus de formation étatique et nationale aux caractéristiques typiquement européennes.

Ces considérations préalables ont guidé la structure de l'ouvrage qui après l'introduction méthodique dans le premier chapitre en compte neuf autres. Les chapitres 2 à 4 montrent comment l'Europe a été nommée et représentée dans le mythe, les concepts, les cartes et les images de l'Antiquité au XX^e siècle. Il s'agit en quelque sorte de sa conception symbolique et de la longue survie de celle-ci. Les chapitres 5 à 7 rendent compte de trois manières de constituer le concept européen depuis la Renaissance: les projets politiques, utopiques et fédératifs, l'historiographie eurocentrique, suivie par l'ethnologie avec sa construction de l'homme européen issu de Japhet et faisant face aux races inférieures, enfin l'intégration européenne par les transferts et la diffusion de modèles culturels (chapitre qui est à mon sens non seulement trop succinct, mais de loin aussi le plus faible de l'ouvrage). Les trois derniers chapitres concernent essentiellement les développements intervenus depuis le XIX^e siècle: l'essor de la nation, du droit, du savoir et de l'économie comme éléments d'un système européen, l'intégration politique européenne depuis la Seconde Guerre mondiale, enfin l'intégration culturelle récente, aboutissant au problème de l'identité culturelle européenne et celle de ses parties constituantes (nations, régions, minorités). Les dernières pages, peu heureuses, suivent trop mécaniquement la mode actuelle des ›lieux de mémoire‹ et prêtent dans ce cadre une attention à mon sens exagérée aux problèmes austro-germaniques du national-socialisme. Mais il est vrai que toute histoire contemporaine prêterait forcément à discussion.

Chaque chapitre se termine par une bibliographie appropriée, surtout mais pas exclusivement en langue allemande. L'ouvrage est par ailleurs agrémenté d'un grand nombre d'images et de cartes qui illustrent tantôt la notion ou la figure d'Europe, tantôt ses réalités politiques ou socio-culturelles. Tout cet ensemble rend l'ouvrage de Wolfgang Schmale d'un indéniable utilité. Cependant, comme pour d'autres études qui proposent une nouvelle approche d'un phénomène historique majeur, il faut considérer de préférence l'approche d'ensemble, non pas les détails. Si la grande ligne séduit, le détail est souvent trop partiel, lacunaire, problématique, ou carrément tributaire d'une interprétation douteuse. Les nombreuses cartes ont été empruntées à des ouvrages très divers, et sont donc d'une valeur tout aussi variable. Que l'on regarde, pour s'en convaincre, les cartes de diffusion de l'art roman et de l'art gothique empruntées à l'Atlas historique Larousse publié en 1978 sous la direction de Georges Duby (p. 263–264). Outre le fait qu'elles ne recensent que les monuments existant encore de nos jours et tendent donc à sous-estimer la production d'art dans les régions du Nord de l'Europe où soit les Réformes soit le ›progrès‹ ont fait des ravages, elles témoignent d'une définition gallocentrique de l'art qui me semble un peu passée de mode et de toutes façons déplacée dans ce livre. La carte de la Hanse germanique (p. 213) est tellement peu différenciée qu'elle en perd son intérêt pour le propos. Celle des institutions du savoir sous la Renaissance (p. 205) réunit dans une même image géographique des institutions et influences qui se sont succédées sur plusieurs siècles, et suggère donc faussement unité là où il y a eu en fait diffusion et différenciation. De ce côté-là, une nouvelle mouture de cet ouvrage par ailleurs fort utile se devra de faire quelques progrès. Ne vaut-il pas mieux constituer des cartes nouvelles adaptées aux arguments de l'auteur?

Publiée en Autriche, cette synthèse est sans doute pensée principalement pour un public autrichien. Certains exemples et des références autrichiennes parfois un peu énigmatiques pour un lecteur extérieur le prouvent. Il n'y a pas de mal à cela, mais j'aurais préféré que l'auteur le dise clairement. On peut concevoir, en effet, un ouvrage semblable qui tienne mieux compte des différents aires de culture commune et niveaux de perception en Europe. Et quel public exactement cet ouvrage vise-t-il? Est-ce le grand public cultivé? Des étudiants avancés? Certainement pas la profession historique en tant que telle. Pour cela, le langage est souvent trop peu sophistiqué, le contenu trop simplifié, le niveau théorique trop implicite. D'ailleurs, par une liste de ses études préliminaires l'auteur nous fait expressément savoir qu'il travaille ce thème de longue date, et il remercie en toutes lettres plusieurs cohortes d'étudiants.

Quelques taches blanches tiennent probablement aux spécialismes de l'auteur ou à sa position propre à l'intérieur de l'Europe culturelle. J'en nomme deux. Comme W. Schmale écrit pour l'Europe centrale où la colonisation extra-européenne est restée faible, il passe trop vite sur l'Europe hors l'Europe, je veux dire sur ces parties du monde extra-européen (dans le sens spatial) qui à un certain moment étaient censées faire partie intégrante de l'Europe: le Maghreb – la terre de Saint Augustin! – sous le régime français, les départements d'outremer, le Commonwealth britannique, l'Empire colonial des espagnols, portugais, hollandais. Pour les peuples côtiers et navigateurs, l'Europe dépasse depuis toujours mentalement l'espace de son image antique, et sa trajectoire historique est mal résumée dans la notion académique d'«expansion européenne», d'autant moins que les acquis de l'histoire culturelle récente tendent précisément à souligner tout ce que ces territoires ont contribué en retour à la constitution de ce que nous avons appris à considérer comme du naturellement européen, et tout ce que les européens eux-mêmes ont fait pour refouler cet apport «étranger». La notion de civilisation «occidentale» réunissant à la base européenne des territoires extra-européens mériterait à son tour une confrontation plus serrée avec celle de «culture européenne».

En second lieu, l'apport de l'époque moderne, allant de la Renaissance aux Révolutions, aux mouvements préparatoires de l'Europe actuelle me paraît lui aussi nettement sous-estimé. Il en est ainsi des grandes ondes de migration intra-européenne et des flux quasi-continus de travailleurs dont nous commençons seulement à entrevoir l'importance pour la constitution de l'espace culturellement et mentalement partagé. Et pourquoi avoir si lourdement négligé, parmi les réseaux culturels fondateurs, ces internationales européennes de l'esprit, à commencer par celle des intellectuels qu'un de leurs premiers membres, Erasme de Rotterdam, a appelée dans une formule qui a persisté la République des Lettres? Cette «autre» République de l'esprit était en principe coextensive avec la chrétienté, et elle fut un vecteur puissant de transferts culturels par delà des nouvelles frontières nationales. Erasme ne figure dans l'ouvrage que deux fois, et encore seulement en raison de son *Querela pacis*, mais, comme c'est le cas pour d'autres grandes figures de l'esprit, l'imaginaire européen unificateur entourant sa personne est négligé. Si parmi les grands savants fédérateurs de l'époque moderne Schmale nomme à juste titre les antiquaires Camden et Peiresc, il garde le silence sur le prodigieux développement ultérieur des sciences dont le progrès était précisément inscrit dans cette ouverture européenne de l'espace mental. Les «monstres de l'érudition» européenne, tels Scaliger, Saumaise (Salmasius), Bayle, Muratori, des idéalistes véritablement supranationaux tels que Comenius, ou l'entreprise de création d'un critère de vérité unique pour l'hagiographie chrétienne mise en chantier par les Bollandistes, auraient mérité d'y figurer, tout comme le mouvement pluriséculaire, éminemment fédérateur, de la pérégrination académique ou celui du grand tour qui allait précisément à la recherche des sources de l'Europe (pensons à l'*iter italicum* d'un Goethe, ou d'un Winckelmann, absents du texte), ou encore les internationales des ordres religieux, des jansénistes, des huguenots ou des juifs, sans oublier la question des langues de l'Europe, en particulier celle de la *lingua franca* supranationale: latin, français ou anglais?

Je verrais volontiers dans ces faiblesses un effet de la limitation de vue qui est le lot de chaque auteur désirant tout embrasser. Les critiques ont, bien sûr, la plume facile. Il faut cependant reconnaître que cet ouvrage, en dépit des inévitables lacunes et faiblesses, stimule une nouvelle vision de l'histoire d'Europe. En tant que tel, il mérite diffusion, lecture et méditation. Et, bien sûr, dans une nouvelle édition que l'on peut souhaiter, il faudra les corrections et améliorations nécessaires.

Willem FRIJHOFF, Amsterdam